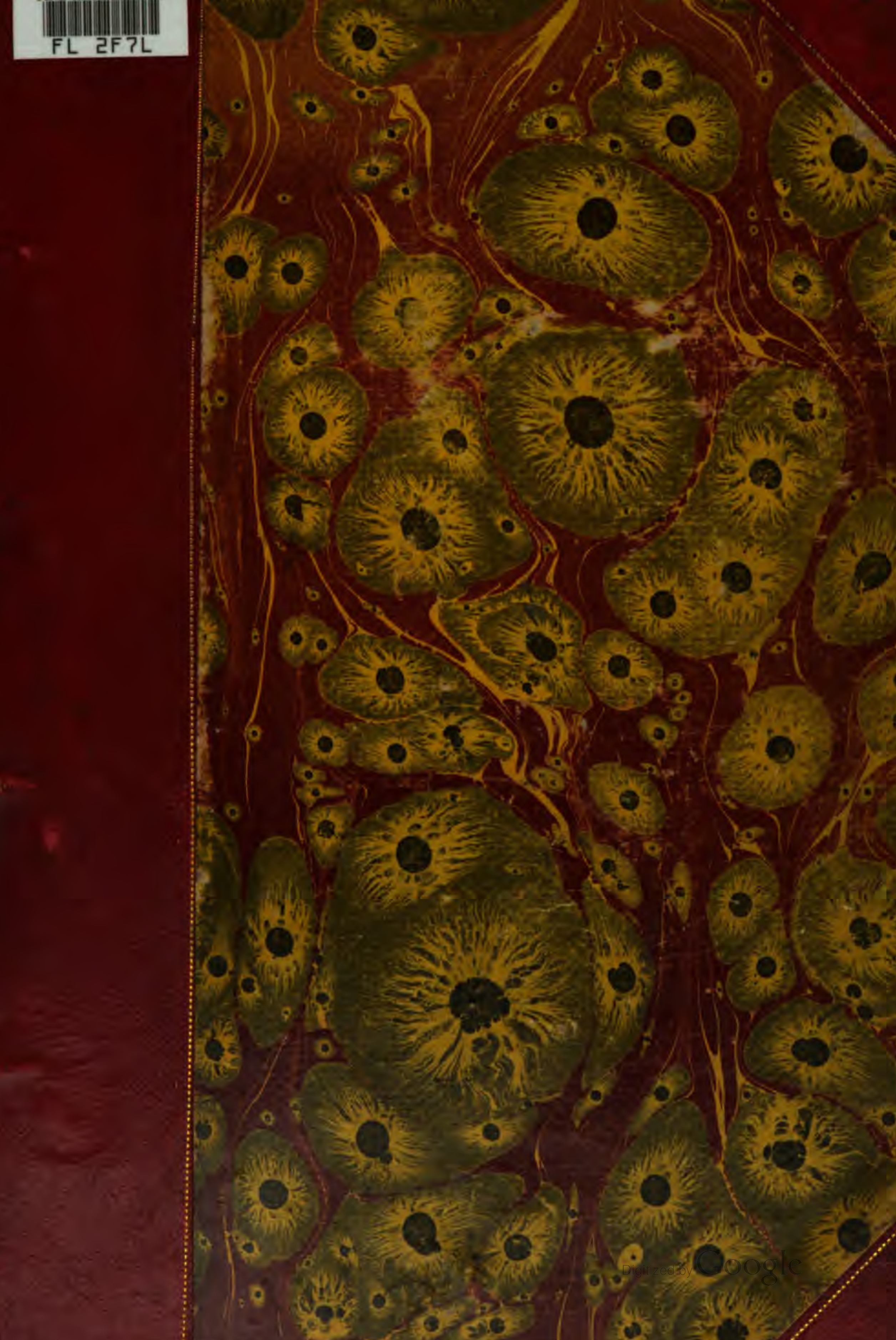

FL 2F7L
Digitized by Google





Un des ouvrages les plus difficiles à trouver sur la céramique française lorsque tiré à très petit nombre.

Le papier étant de mauvaise qualité, il est toujours piqué fortement

POTERIES VERNISSÉES

DE

L'ANCIEN PONTHIEU

(Région Nord d'Abbeville)

3716. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1887.

souvenir affectueux
de l'auteur
Ch. Wignier

POTERIES VERNISSÉES

DE

L'ANCIEN PONTHIEU

ORNÉ DE VINGT-CINQ PLANCHES EN COULEURS DESSINÉES ET RETOUCHÉES
A LA MAIN PAR L'AUTEUR

CH. WIGNIER

Chevalier de l'ordre du St-Sépulcre, Membre de la Société d'Émulation d'Abbeville
et Membre de la Société de Botanique de France, etc.

*Cet ouvrage a obtenu une mention honorable accompagnée d'une médaille
d'argent de la Société des Antiquaires de Picardie*
(Concours de 1886).

PARIS
H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6
1887

Prix : 15 francs

AVANT-PROPOS

Le travail que nous présentons est le résultat de dix années de recherches sur les poteries vernissées rencontrées dans notre région. Nous avons scrupuleusement dessiné avec le zèle de l'amateur les exemplaires que nous avons pu retrouver, soit dans les musées, soit dans les collections particulières.

Nous témoignons notre gratitude à toutes les personnes qui ont bien voulu faciliter nos recherches, en nous donnant des renseignements ou en nous permettant de reproduire les exemplaires en leur possession. Après avoir signalé les localités où nous avons rencontré des poteries vernissées, nous entrons dans quelques détails de fabrication, puis nous donnons de nombreuses planches en lithochromie retouchées à l'aquarelle, faites par nous-même, et donnant avec exactitude les reproductions des poteries vernissées des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Nous nous estimerons heureux si nous avons pu apporter quelques jalons, à l'effet d'aider à distinguer dans notre région les poteries vernissées d'un classement si difficile.

Abbeville, ce 22 avril 1886.

CH. WIGNIER.

POTERIES VERNISSÉES

DE

L'ANCIEN PONTHIEU

CHAPITRE PREMIER

Des diverses poteries vernissées à engobe et pastillage sous couverture que nous rencontrons dans notre région.

Vers la fin du douzième siècle et pendant le treizième siècle, l'emploi de la couverte vitreuse et plombeuse se généralisa ; l'usage du vernis plombifère rendit les poteries imperméables aux liquides et offrit un grand avantage pour les services divers.

L'on retrouve de nombreux exemplaires de cette époque dans les anciens carrelages des églises, chapelles, châteaux. Bôves, près Amiens, avait, au quatorzième siècle, pour principale industrie la fabrication des tuiles ; l'on y a retrouvé,

provenant de l'abbaye du Paraclet, fondée en juin 1219 par Enguerrand de Bôves, au retour de son expédition de Terre-Sainte, quantité de carreaux en terre vernissée, présentant les caractères du carrelage du treizième siècle. M. Pinsart, architecte à Amiens, en a reproduit les dessins qui ont été publiés dans *Bôves et ses seigneurs*, par A. Janvier, alors Président de la Société des Antiquaires de Picardie (1877).

Quelques spécimens de carreaux du treizième siècle ont été trouvés aussi dans notre région, représentant ornements divers, arabesques, lions, fleurs de lys, etc.; dernièrement encore l'on en découvrait quelques-uns à l'abbaye de Valloires (1). Nous voyons aussi dans la collection de M. Van Robais (Abbeville), des carreaux du seizième siècle avec reliefs, forme losange. Nous avons vu les mêmes exemplaires au musée de Sèvres (provenance du pays de Bray, Brémontiers).

---

(1) Les carreaux vernissés du treizième siècle sont généralement petits, d'un côté d'une moyenne de un décimètre environ, épais, carrés, quelquefois hexagones. Les dessins apparaissent en reliefs, colorés en jaune; cette couleur était obtenue par l'emploi de l'oxyde d'antimoine connue dans le commerce sous le nom de jaune de Naples. Placé directement sur la terre, l'oxyde s'infiltre à la cuisson dans la porosité de l'argile et laisse peu de traces. Pour obvier à cet inconvénient, il était mélangé ou apposé sur une argile d'une autre nature que celle du carreau (soit terre de pipe), c'est ce qui explique le relief que l'on voit sur les dessins qui les décorent.

Il existait aussi dès le treizième siècle dans les environs de Beauvais des fabriques de poteries vernissées qui subsistèrent jusqu'à nos jours. L'on remarquait à l'exposition de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens (1886), un fort beau plat, poterie vernissée du Beauvaisis, représentant en reliefs des écussons et les instruments de la Passion, portant la date de décembre 1511. Nous donnons (fig. 1) un exemplaire dont l'original se trouve entre les mains de notre confrère, M. le comte de Galametz, à Abbeville. Le sujet représente un mouton tracé dans la pâte; le marli porte cette inscription:

Fait par Jean Gillet, garsons, demeurant au Destrois, parois de Savignîe, 1733.

D'autres ont pour ornements gravés dans la pâte des fleurs, monogrammes du Christ, sentences morales : *La vie passe comme l'ombre.* (V. fig. 2.)

L'on rencontre aussi provenant du Beauvaisis des poteries décorées de personnages et sujets de piété.

Nous trouvons aussi d'autres poteries dont la provenance nous paraît venir du Nord, représentant des cœurs, oiseaux, animaux fantastiques ailés, du ton jaune moucheté de vert sur fond rouge ou jaunâtre. (V. fig. 3, 4, 5, 7.)

Dans les vitrines du musée d'Amiens, l'on voit un spécimen dont le sujet représente un soldat, casque en tête, lance au côté, à cheval; au-dessus du cavalier, on lit : *Saint Georges, patron d'Englefontaine*. M. Ris-Paquot, dans son *Manuel du Collectionneur*, nous cite encore un plat de la collection de M. Larangot, près Béthune, portant la signature d'Entoine d'Englefontaine.

Englefontaine se trouve dans l'arrondissement d'Avesnes (Nord). L'on y a pratiqué l'industrie de la poterie dès une époque très reculée ; les documents des anciens industriels ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; les produits en général ne portent aucune marque. Actuellement, cette industrie y est encore représentée par quelques potiers qui, depuis une soixantaine d'années, se livrent à la fabrication de la poterie réfractaire. Ils tirent la terre de Beaurain, près Solesmes, Berlaimont et Bavay. L'on extrait du sol même de la commune celle employée à la confection des produits communs ; le sable que l'on mélange à la terre dans une large proportion est tiré de Saint-Martin-sur-Écaillon (Nord).

Nous classons dans la fabrication d'Englefontaine l'exemplaire que nous donnons fig. 6, (coll. Van Robais) ; le même sujet se voit au musée Boucher de Perthes, à Abbeville. Nous

donnons (fig. 30) un plat à feuillage sur le marli, dont le sujet principal représente un prêtre; nous n'hésitons pas à le classer dans la fabrication d'Englefontaine.

Esmery-Hallon, canton de Ham, eut aussi une fabrication de poteries et une renommée pour les carreaux en terre. Nous mentionnerons un carreau de pavage du dix-huitième siècle, provenant de l'église de Maissemy, canton de Vermand, portant en toutes lettres la mention suivante : *Fait par moi, Martin Caret, à Hallon.* Ce carreau est revêtu d'un vernis plombifère vert, le dessin est tracé en creux.

Le Mesnil Saint-Laurent, arrondissement de Saint-Quentin, eut aussi une fabrication de poteries vernissées. Signalons un plat représentant un chasseur se détachant par un trait brun gravé en creux sur fond vert, portant du côté du personnage : *Jacques Marecart à la chasse*, 1790. Et de l'autre côté : *Du Mesnil Saint-Laurent, le* 12 *septembre* 1790.

CHAPITRE II

Sorrus (Sidrudis). — De l'origine de son nom. Fabrication industrielle.

Le chroniqueur Hariulfe raconte que saint Riquier revenant d'Angleterre avec une troupe de captifs qu'il avait rachetés, demanda l'hospitalité à Sigetrude ou Sorruse, épouse du comte de Boulogne (1), qui habitait non loin de Quentowic; celle-ci ne voulut point recevoir les voyageurs, qui durent passer la nuit dans un fossé. C'était en hiver, mais la neige qui tombait abondamment respecta le campement improvisé : Sorruse, avertie du prodige, se repentit amèrement de sa cruauté et s'empressa de donner à l'homme de Dieu le domaine qui conserva son nom. Comme l'eau y faisait défaut, sur la demande de Sorruse, le saint planta son bâton en terre et sur-le-champ jaillit une fontaine qui existe encore de nos jours près de l'église.

(1) Samer, dit-on.

M. l'abbé Hénocque reproduit cette légende dans son *Histoire de saint Riquier*.

Il est certain que Sorrus appartenait à ce monastère à l'époque du dénombrement ordonné par Louis le Débonnaire en 831 (1). Saint Riquier est le patron de la paroisse de Sorrus.

Il est probable que cette abbaye fut dépouillée du domaine de Sorrus par le roi Hugues Capet (2). Don Grenier rapporte qu'il y avait près du village de Sidrudis (Sorrus) une forêt dans laquelle était un hêtre énorme. Saint Riquier, qui y venait quelquefois, voyant avec peine que les gens du pays étaient encore livrés au culte idolâtrique des arbres, enchâssa dans ce hêtre, qui était un objet d'adoration, des reliques chrétiennes; il espérait les amener ainsi à révérer les saintes images; mais, dit le moine Hariulfe, le seigneur du lieu fit abattre cet arbre et il s'y produisit un miracle.

Sorrus, petit village de 452 habitants situé à trois kilomètres de la ville de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), trouve dans son sol les matériaux nécessaires pour la confection des poteries, qu'il extrait dans la commune même ou dans les Wattines de Sorrus. L'on rencontre

(1) *Histoire d'Abbeville*, Louandre, 1845. Tome I, page 56.
(2) Voir *Dictionnaire historique du Pas-de-Calais*.

souvent des tessons romains en un village appelé La Calotterie, peu éloigné de Sorrus, ce qui donne à penser que dès une époque très reculée l'industrie de la poterie était pratiquée dans cette localité (1).

Nous n'avons point connaissance qu'il y ait eu à Sorrus un établissement ou une fabrique proprement dite; les habitants, en général cultivateurs et potiers de terre, ainsi que le constatent les archives, se réunissaient en famille pour occuper les loisirs que pouvaient leur laisser la culture et se livraient à la confection des poteries et ustensiles pour l'usage domestique, produisant : gourdes (V. fig. 9 et 10), saucières, jarres, réchauds portatifs (V. fig. 37), fers à repasser qui, à cette époque, étaient confectionnés en terre (V. fig. 11), pots (V. fig. 12), plats (V. fig. 8), porte-dîner (V. fig. 36). Le porte-dîner se composait de deux vases soudés ensemble : dans le milieu une anse pour le transporter, d'un côté l'on mettait la soupe, de l'autre côté la viande; il servait à porter la nourriture aux travailleurs dans les champs. Ils produisaient encore des sifflets, cornets, trompettes (V. fig. 35), enfin des chaufferettes mo-

(1) L'on voit dans la collection de M. Van Robais de beaux exemplaires de poteries romaines et gallo-romaines trouvées à Etaples, peu éloigné de Sorrus.

biles avec dessins à jour (V. fig. 31), dont le récipient servant à contenir le feu se trouvait isolé au milieu du vase. Ce genre de chauffe-rettes est très en usage dans nos campagnes. Les femmes s'en servent pour se garantir du froid et pour aller passer la veillée chez leurs voisines.

La forme de cet ancien modèle s'est conservée jusqu'au milieu de notre siècle. Les frais de main-d'œuvre qu'entraînaient sa confection ont engagé les industriels actuels à en simplifier la forme, qui aujourd'hui est réduite à celle d'un simple vase avec anse à torsades conservée de la forme ancienne. De nos jours le but des potiers est de produire beaucoup et à bon marché. L'exemplaire que nous donnons (fig. 31) se trouve au musée Boucher de Perthes à Abbeville. Nous voyons sur un autre exemplaire de notre collection un dessin différent, un mélange de cœurs et de roues alternés de lettres dont l'ensemble forme le mot *souvenir*. Sur la partie supérieure on lit : *Fait par Têtu Gustave à Sorrus.*

La fabrication de Sorrus comprenait encore les carreaux pour carrelage qui ont une certaine renommée, les tuiles et les pannes. L'industrie de la panne était mise aussi en pratique un peu plus loin, à Hesdin.

M. le baron A. de Calonne nous informe dans son travail *(la Vie agricole sous l'ancien régime)* que :

« L'avènement de la panne date de 1770.
« Les Etats d'Artois, toujours attentifs à pro-
« curer le bien de la province, accueillaient avec
« faveur l'établissement à Hesdin d'une fabrique
« de tuiles d'un nouveau modèle depuis long-
« temps usité en Brabant, tuiles appelées pannes
« et qui recourbées des deux côtés, de façon à
« s'emboîter l'une dans l'autre, forment une
« couverture légère, sillonnée et solide. »

Il y a une trentaine d'années environ, les potiers de Sorrus se réunissaient encore le jour de la Sainte-Catherine, qu'ils avaient pour patronne (1), et faisaient célébrer une messe, puis la journée se passait en divertissements. Les têtes s'étant un peu échauffées, et par suite d'une discussion un potier ayant eu une jambe cassée, l'on cessa de se réunir le jour de la Sainte-Catherine.

Nous avons pu recueillir quelques noms d'anciens potiers que nous avons trouvés sur différents plats de Sorrus.

Dezzoibe (1600) de notre collection.

---

(1) Probablement par allusion à la roue, instrument de supplice de la sainte, avec la roue du potier de terre.

G. Bouly (1663 et 1666).

Charles Simon (1668), musée d'Abbeville.

Les archives concernant Sorrus remontant peu au-delà du dix-septième siècle, ne permettent point d'aller plus haut.

Nous devons à l'obligeance de M. Georges de Lhomel une liste de potiers de Sorrus à partir du dix-huitième siècle, dont nous allons donner l'énoncé.

CHAPITRE III

Potiers de terre (dix-huitième siècle).

1702 Marc Désérable.

1704 Thomas Vérité, époux de Jeanne Boubet, fille de Jean et de Marie Grenu.

1707 22 novembre. Marc Désérable, veuf de Marie-Jeanne Lescuier, épouse Françoise de Buires.

1719 Charles Riquier Têtu, marié le 23 septembre 1745 à Marie-Anne Gressier, fille de Marc Gressier et de Marie-Françoise Degrémont.

1729 Adrien-Thomas Vérité, fils de Thomas, marié en 1729 avec Marie-Jeanne Foubert.

1730 François Menussent, natif de La Calotterie, marié à Sorrus en 1728 avec Marie-Anne Bouilliart, fille de Robert et de Marie-Anthoinette Vasseur.

1750 Adrien-Noël Vérité, fils d'Adrien-Thomas, marié à Anne Becquelin.

1751 François Menussent, fils du précédent, marié le 12 octobre 1751 à Marie-Françoise Dubois, fille de feu Adrien et de Marie-Anne Tirard.

1770 Charles-Riquier Vérité, marié le 24 avril 1770 à Marie-Anne-Charlotte Bourgeois, fille de Charles et Marie-Anne Carpentier.

1779 Charles-Riquier, second fils de Menussent, marié le 14 décembre 1779 avec Marie-Anne Lesquier.

1786 Charles-François Menussent, fils de François et de Marie-Françoise Dubois, marié le 20 novembre 1786 à Marie-Barbe Debuires.

Actuellement l'industrie de la poterie est encore représentée à Sorrus par M. Hocq-Vérité qui exploite une fabrique assez importante.

Nous donnons, à titre de renseignements, quelques documents sur les anciens curés de Sorrus :

Vers 1590 Adrien du Blocq, était curé de Sorrus.

Pasquier, de 1692 à 1707 (il teste en 1707).

Obin, de 1708 à 1712.

Outren, de 1712 au 23 septembre 1756, date de son décès.

Malherbe est nommé curé de Sorrus le 29 décembre 1756.

CHAPITRE IV

Sorrus, fabrication artistique.

Outre la fabrication d'objets usuels, quelques potiers de terre plus habiles ont produit des statuettes. Nous avons rencontré dans Sorrus même une statuette en terre cuite d'environ un mètre de haut, représentant une femme en costume de jardinière du pays portant sur la tête une corbeille de fruits, datée de 1714 (V. fig. 34); il en existe encore quelques-unes dans les alentours. L'on rencontre aussi d'autres objets plus petits à l'usage d'encriers sous forme de grenouille ou de colporteur dont la hotte sert d'encrier. Ce genre de fabrication existait encore jusque vers le milieu de notre siècle.

D'autres potiers beaucoup plus anciens se sont exercés à Sorrus sur l'ornementation de la poterie par engobe et pastillage sous glaçure. Ce procédé étant peu connu, nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le vernis plombifère employé comme gla-

çure étant transparent après la cuisson, laissait voir la couleur terreuse de la pâte; l'on chercha par la suite à interposer entre le vernis et la pâte une matière opaque pour en cacher la couleur et l'on arriva à trouver ce qu'on appelle engobe. C'est une couche d'argile mince, soit blanche ou d'une couleur déterminée par la nature elle-même, tels sont les engobes à base terreuse, argileuse, ou colorés artificiellement par divers oxydes métalliques, et qui par l'opacité semblent changer la couleur de la pâte employée ; ainsi par l'engobe l'on peut obtenir un fond blanc sur une pâte rouge, ou un fond rouge sur une pâte blanche. Ce fut un premier pas vers la couverte (émail stannifère) (1).

L'engobe était appliqué sur le cru, puis recouvert d'ornements ou pastillages en reliefs mis en couleur, puis le tout était revêtu d'une couche de plomb, vernis plombifère, de nos jours alquifoux (2), qui donne après la cuisson un vernis brillant sur toute la pièce. Actuellement

(1) Passeri, qui publia son traité en 1775, nous informe que l'engobe fut mis en usage dès 1300.

(2) Minerai de plomb le plus répandu dans la nature, connu sous le nom de galène ou alquifoux, sulfure cristallisé sous forme de cristaux cubiques, brillants, éclat métallique d'un gris bleuâtre. On a eu connaissance de la glaçure plombifère des Arabes au neuvième ou au dixième siècle. Ce ne fut que vers le commencement du douzième ou treizième siècle que le vernis plombifère fut bien connu d'abord en Italie, puis en peu de temps dans toute l'Europe.

l'engobe est encore en usage dans l'industrie; mentionnons pour mémoire les terrines de pâtés de foie gras qui sont ébauchées en terre jaune et revêtues d'un engobe rouge (Sarreguemines).

Les anciennes poteries de Sorrus décorées par engobe et pastillage sous couverture se rencontrent fort rarement : ce n'est qu'après de longues années de recherches que nous avons pu en réunir quelques-unes; elles sont quelquefois mal établies comme poteries; bien que peu tenaces, elles ne cassent point facilement par le choc, étant épaisses, la porosité de la pâte s'oppose à la propagation de la vibration résultant du choc. Quelques spécimens représentent l'enfance de l'art, de simples traits ou traînées jaunâtres, l'on en voit un exemplaire dans les vitrines du musée de Sèvres; d'autres, des animaux fantastiques grossièrement ébauchés (V. fig. 8).

Il ne faut pas perdre de vue que les guerres des quatorze et quinzième siècles qui se prolongèrent même jusque vers le milieu du seizième siècle désolèrent la partie du Ponthieu dont nous nous occupons; que notre malheureux pays ne put enfin jouir d'un calme relatif que vers la seconde moitié du seizième siècle; qu'ayant eu à souffrir au milieu de ce bouleversement, les beaux-arts furent négligés : de là s'expliquent

les naïvetés des premiers essais que nous signalons. Actuellement le procédé de décoration par engobe n'est plus en usage dans cette localité où l'on exploite encore la poterie. Les anciens potiers pratiquaient le précepte de Palissy : *Si tu tiens ainsi ton secret caché, tu le porteras en la fosse et nul ne s'en ressentira.* Le père en mourant ne transmettait pas ses procédés à son fils et il emportait avec lui ce qu'il avait pu acquérir par une longue expérience (1).

(1) Néanmoins, grâce à l'obligeance de M. Hocq-Vérité, maître potier à Sorrus, qui a bien voulu nous faire tourner quelques plats en terre de Sorrus, nous avons pu reproduire nous-même des sujets de l'ancienne fabrication qui nous ont donné de bons résultats.

CHAPITRE V

Céramique religieuse.

§ I. — DES PLATS AU COQ DE SAINT JOSSE.

Nous possédons dans notre collection deux grands plats de terre, engobés et vernissés, diamètre o m. 36, ornés chacun d'un coq à forme bizarre (V. fig. 13, 14).

Nous rencontrons également au musée Boucher de Perthes à Abbeville un autre exemplaire représentant aussi un coq (V. fig. 16).

Nous trouvons dans la collection de M. Van Robais, à Abbeville, ce même sujet provenant de Montreuil-sur-Mer; dans le fond de ce plat (forme jarre) se trouve un coq fantastique portant à la patte gauche un épi de blé et une croix de couleur verte, de même à la queue du coq, dans le bas à gauche, un agneau pascal, croix verte sur la tête, dans le bas un épi de blé. Ce curieux exemplaire a pu servir dans

une abbaye pour la confection des pains azymes (1) (V. fig. 15); d'autres pièces nous ont été signalées dans les environs de Montreuil-sur-Mer représentant aussi des coqs.

Ces nombreuses répétitions de coqs dont nous retrouvons par la suite, la représentation dans la fabrique de faïences de Vron (Somme) peu éloignée de Sorrus (2), ont appelé notre attention sur une légende que nous trouvons dans Louandre *(Histoire d'Abbeville*, tome I, 1844, pages 19, 41). Un duc de Ponthieu nommé Haymon qui résidait à Maïoc près du Crotoy,

(1) Il y a eu à Montreuil-sur-Mer deux abbayes de l'ordre de Saint-Benoit, Saint-Saulve, abbaye d'hommes, et sainte Austreberthe, abbaye de filles, plus l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer, peu éloigné de Montreuil.

(2) Les circonstances nous ayant appelé sur le terrain de Vron, nous rappellerons que dans notre travail intitulé : *Monographie de la manufacture de faïences de Vron en* 1876, Paris, chez Raphaël Simon, actuellement 87, passage Choiseul, nous avons annoncé que Madame veuve Courpon épousa en secondes noces le sieur Verlingue.

Dans son travail intitulé *les Céramistes boulonnais*, 1882, M. Vaillant, après avoir développé quelques données, conclut ainsi, p. 64 :

« Il est bien évident désormais que Madame veuve Courpon ou
« Courpont, qui épousa Louis-Marie Verlingue, n'est point la veuve
« de M. Courpon de Vron, comme le croit M. Ch. Wignier, etc. »

Nous bornerons notre réponse à citer l'acte suivant :

EXTRAIT DES ARCHIVES DU GREFFE DE L'ÉTAT CIVIL D'ABBEVILLE (SOMME)

« L'an mil huit cent onze, le deuxième jour de janvier, pardevant nous Louis-Marie Verlingue, maire et officier de l'état civil de la

reçut saint Josse, dans son château, le chargea de desservir sa chapelle et lui fit construire en 625, près de Montreuil-sur-Mer, un monastère qui depuis porta le nom du Saint. De nos jours encore de nombreux pèlerins (10,000 environ) viennent en pèlerinage à Saint-Josse (station-halte du chemin de fer de Paris à Boulogne). Des trains de plaisir sont organisés à cette occasion et l'on se rend de la station au lieu dit la Croix-Coupée. (Voir la planche à la fin du volume) (1).

La légende raconte que dans la vie de saint

---

commune de Vron, canton de Rue, sont comparus : François Courpon, demeurant à Vron, âgé de 25 ans, né à Blaye le 17 juillet 1785, fils majeur de feu Joseph Courpon, en son vivant négociant, décédé à Boulogne-sur-Mer, et de dame Catherine Bernard, sa veuve, présente et consentante, *actuellement épouse de Louis-Marie Verlingue*, maire de la commune, y domiciliée, etc. »

L'acte seul que nous venons de citer, car nous pourrions en produire d'autres, vient contredire les faits énoncés dans *les Céramistes boulonnais* en ce qui concerne les origines de Vron. L'honorable auteur ayant fait de la question des origines de Vron un point d'histoire industrielle, nous nous sommes trouvé dans l'obligation de rétablir les faits dans toute leur exactitude, donnant à l'appui de notre dire les preuves officielles et authentiques.

(1) Saint Josse, à son retour de Rome, se trouvait sur la colline de Bavémont lorsque le seigneur d'Airon ou le comte Haymon, d'après quelques historiens, vint lui présenter sa fille Juliula qui était aveugle de naissance. Le saint rendit la vue à l'enfant ; une croix de pierre érigée en cet endroit perpétua le souvenir du prodige. La croix de Bavémont, située non loin d'Airon-Saint-Waast, était l'objet d'un pèlerinage très fréquenté le mercredi de la Pentecôte. Les religieux de Saint-Josse y portaient processionnellement les reliques de leur patron en suivant la voie des Corps-Saints, qui prend le nom de chemin de Bavémont au-delà d'Airon-Saint-Waast.

Josse (1) un aigle enleva au saint onze poules et finit par emporter le coq, le saint se met en prières et fait le signe de la croix, l'aigle redescend aussitôt et meurt à ses pieds, après avoir déposé le coq sain et sauf. Un autre historien

---

La croix ayant été mutilée par des gens de guerre ou par les huguenots, les religieux se procurèrent un des grès qui la composaient; ils le surmontèrent d'une croix de fer et la placèrent dans un enclos voisin de l'abbaye : c'est le monument de la Croix-Coupée que des milliers de pélerins viennent vénérer le dimanche de la Trinité.

Les habitants d'Airon-Saint-Waast rétablirent une chapelle et un calvaire à Bavémont; la procession qui s'y fait le mardi de la Pentecôte attire une foule considérable de pèlerins.

On célèbre quatre fêtes principales en l'honneur de saint Josse. Le mardi de la Pentecôte a lieu la procession à Bavémont, celle de la Croix-Coupée se fait le dimanche de la Trinité au milieu aussi d'un immense concours de pèlerins.

Le 11 juin on célèbre l'apparition de la Main miraculeuse qui bénit un jour le saint pendant qu'il célébrait la messe ; cette fête est appelée la Saint-Barnabé à cause de sa coïncidence avec la fête du saint apôtre.

Le 13 décembre est l'anniversaire de la mort du bienheureux.

Voir *Dictionnaire historique du Pas-de-Calais. Vie de saint Josse*, par M. l'abbé Robitaille, 1867.

(1) Nous trouvons dans le P. Ignace, *Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, que saint Josse, fils d'un roi de la Petite-Bretagne dite Armorique *(a)*, quitta son père pour l'amour de Jésus-Christ et vint mener une vie solitaire dans le Ponthieu, en un ermitage que l'on voit encore dans un bois où sont les deux fontaines miraculeuses *(b)* qu'il fit sortir avec son bâton à l'instante prière du

(*a*) Saint Josse, originaire de la Grande-Bretagne, était fils de Juthaël; il aurait pu monter sur le trône que lui offrait son frère Aimé Judichaël, fatigué de ses démêlés avec Dagobert, roi de France. — *Mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville*, 1867-1868.

(*b*) Ces deux fontaines miraculeuses existent encore à Saint-Josse; la Fontaine-aux-Chrétiens se trouve dans une propriété particulière, la Fontaine aux-Chiens est située sur le bord d'un chemin.

raconte que le saint nourrissait un coq dont le chant lui servait de règle dans ses prières, les veilles et la psalmodie pendant la nuit. Un jour un aigle passant au-dessus de l'ermitage menaçait de s'abattre sur l'innocent animal, le saint fit le signe de la croix et le roi des airs tomba raide mort à ses pieds. Le sujet et les croix apposées sur le coq représenté fig. 15 peuvent se prêter à une allusion de ces légendes.

§ II. — DES PLATS AU CALVAIRE, ET DE L'AUTHENTICITÉ DE LA FABRICATION DES POTERIES A ENGOBE ET PASTILLAGE SOUS COUVERTURE A SORRUS.

Le classement des poteries en terre vernissée est fort difficile à établir; il en est de même pour en constituer l'origine, les produits en général n'ayant aucune marque de fabrique. La

comte Haymon qui avait une soif extrême étant à la chasse. La charité de saint Josse fut si grande qu'il impétra de Dieu non seulement une fontaine pour le comte Haymon et ses gens, mais une aussi pour ses chiens. C'est pourquoi on appelle la première Fontaine-aux-Chrétiens et la seconde Fontaine-aux-Chiens. Les historiens sont loin d'être d'accord sur l'époque de la mort du saint; le plus grand nombre la recule en 654, 660 et même 669. Charlemagne vint en pélerinage à Saint-Josse, y fit faire une église plus grande que la première qui fut dédiée en l'honneur de saint Josse et de saint Martin.

palette est la même, ne sort pas de l'oxyde d'antimoine, vert de cuivre, quelquefois du cobalt et de l'ocre. Nous n'avions jusqu'alors connaissance que d'une pièce marquée Sorrus, indiquée par M. Ris-Paquot dans son *Mauuel du collectionneur* (1877), et d'une autre de notre collection. Néanmoins depuis longtemps nous avions classé dans la fabrication de Sorrus un plat au Calvaire (Collection de M. Van-Robais). Ce plat à engobe et pastillage sous couverture représente le Christ en croix, à droite la sainte Vierge, à gauche saint Jean, traits gravés dans l'engobe, le pied de la croix repose sur la tête d'Adam (1). Le marli, à décor ovale et rond, jaune et vert, rappelle *grosso modo* le dessin d'un chapelet. Au-dessous de la sainte Vierge se trouve la date 1702, puis sous le saint Jean on lit la signature *Marc Désérable* 1702 (Voir fig. 18).

Nos ancêtres, hommes de foi, s'adressaient ainsi à tous les arts afin de la manifester. M. Van Robais fit des démarches et par l'intermédiaire de M. de Beaumont, avoué à Montreuil-

---

(1) La tête et les ossements d'Adam furent rapportés dans la Terre-Promise, près du mont Moriah, endroit où Abraham fut sur le point d'immoler son fils Isaac. L'on voit encore aujourd'hui à Jérusalem, au-dessous du rocher fendu au Golgotha une chapelle qui porte le nom de chapelle d'Adam, où la tradition rapporte que se trouvait la tête d'Adam.

sur-Mer, put se procurer des renseignements essentiels trouvés au greffe de ladite ville qu'il s'empressa de nous communiquer et en même temps en donna avis à M. Vaillant, qui faisait alors des recherches pour son intéressant travail *les Céramistes boulonnais*.

Voici ces renseignements :

Actes de l'état-civil de la paroisse de Sorrus concernant le sieur Marc Désérable, maître potier à Sorrus.

22 novembre 1707. Le 22ème de novembre *(sic)* de l'année 1707, j'ai solennellement marié Marc Désérable, maître potier de terre, aagé de quarante-deux ans ou environ, veuf en dernières nopçes de Marie-Jeanne Lescuier, d'une part.

Françoise de Buires, aagée de vingt ans ou environ, fille et sous la puissance de Firmin de Buires et de feue Françoise Lebrun, d'autre part.

Tous deux de cette paroisse, après la publication des bans et fiançailles. Fait sans empéchements ny oppositions. En foi de quoi j'ai signé sur l'original avec lesdites parties et les parents.

14 mars 1711. Le quatorze mars dudit a estée

baptiséé Marcq, née hier vers les onze heures du soir, fils du légitime mariage de Marcq Désérable et de Françoise de Buires. Le parin Pierre Désérable, la maraine Marie-Anne Diei, qui ont signé avec nous sur l'original. Signé : F. OBIN.

25 septembre 1711. Le vingt-cinq septembre, mil sept cent onze, est décédé dans la communion de notre mère la sainte Eglise, Marcq Désérable, dont le corps a estée le lendemain inhumée dans le cimetière de l'Eglise de Sorrus dans la présence des témoins soubsignés sur l'original. Signé : F. OBIN.

Voilà des renseignements authentiques, établissant d'une manière irréfutable Marcq Désérable comme maître potier de terre à Sorrus. De plus sa signature sur le plat au Calvaire (V. fig. 18) vient certifier un exemplaire de cette fabrication.

Un autre plat au Calvaire a été pendant de longues années à Campigneulles-les-Petites, à un kilomètre environ de Sorrus ; il est depuis deux siècles dans une famille, et par suite de succession se trouve maintenant à quelques lieues de là.

Ce plat représente le Christ en croix, à droite la lune, à gauche le soleil, au pied de la croix

les deux Marie, à gauche une fleur, dans le milieu du plat se trouve le millésime 1627 séparé par le bois de la croix. Marli à quatre cercles jaunes, contourné d'un feston jaune traversé de bandes vertes, le tout surmonté de deux cercles jaunes (V. fig. 17).

Nous avons rencontré à Quend-le-Vieux (Somme), peu éloigné de la rivière de l'Authie qui sépare le département de la Somme de celui du Pas-de-Calais, un plat fort intéressant; il est connu sous le nom de plat au Saint-Sacrement, diamètre 0,34. Dans le milieu l'on voit un ostensoir surmonté de la croix, à droite et à gauche des luminaires, et sur le marli de chaque côté une grande feuille à long pétiole ondulé (Voir fig. 19).

Un peu plus loin, allant vers l'embouchure de l'Authie, à Fort-Mahon (Somme), nous avons trouvé un fort curieux moule à fromage en terre de Sorrus (1); il est monté sur trois pieds, en creux à la forme d'un cœur, surmonté d'une anse servant à le pendre au mur ; dans l'intérieur du moule à droite, à gauche et dans le milieu du

---

(1) Louandre nous informe qu'Abbeville exportait des fromages du Marquenterre dont nos pères étaient friands et qu'on avait coutume de présenter aux rois et grands officiers dans les entrées solennelles. Les Amiénois en envoyaient souvent au chancelier de France, au premier Président et au Procureur général du Parlement *afin que leurs besognes en fussent mieux recommandées.*

haut, un petit décor de branchages jaunes, dans le fond tout le contour du cœur se trouvent tracés des ronds à jour et dans le milieu le chiffre du Christ à jour et renversé, de manière qu'après le démoulage le chiffre se trouve en relief et dans l'ordre naturel; dans le bas se trouvent trois croix, le bout du cœur se termine par un trèfle (V. fig. 21, 22).

C'était un fort ancien usage de mettre sur le beurre le chiffre du Christ (1), *usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours*. C'est une allusion à un passage tiré de la prophétie d'Isaïe, chapitre VII, verset 15 : *Butyrum et mel comedet ut sciat reprobare malum et eligere bonum*.

---

(1) Anciennement le sigle qui renfermait l'abrégé du nom du Christ était ainsi conçu : XPICTOC ; à une époque moins ancienne il devint IHS (IHCOYC). Il est emprunté aux Grecs, bien que dans leurs peintures, qui sont aujourd'hui exactement ce qu'elles étaient dès le début de l'ère byzantine, l'usage ait prévalu de représenter ce nom sacré par deux lettres seulement : IC. Ce monogramme est hybride, attendu que la lettre grecque H est suivie de la lettre latine S. On sait que les Grecs du bas-empire employaient fréquemment celle-ci comme on peut le voir dans beaucoup de leurs médailles. En adoptant ces sigles, les Latins ne firent qu'ajouter une croix au milieu de H. IHS, interprété *Jesus hominum salvator*. On dit que saint Bernardin de Sienne fut le principal propagateur de ce nouveau monogramme. Saint Bernardin de Sienne naquit à Massa (Italie) en 1380, mourut le 20 mai 1444. *(Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny, 1877.)

§ III. — PLAT DE L'APOTHÉOSE DE JEANNE D'ARC.

Nous présentons (fig. 20) un plat remarquable trouvé dans les environs de Montreuil-sur-Mer, donnant les tons habituels de la fabrication de Sorrus, ayant en plus le ton bleu de cobalt que nous rencontrons plus rarement, diamètre 0.44. Le sujet nous a longtemps intrigué, nous avons été assez heureux, du moins nous l'espérons, pour en avoir saisi le motif.

Le personnage principal, une sainte les mains jointes, cheveux épars, les pieds reposent sur un croissant portant des flammes, dans le bas l'on remarque des points disposés en rond rappelant des bûches, dessus se trouve inscrit *Antoinne*, le nom du décorateur. Dans le haut, à droite et à gauche, deux anges soutiennent d'une main une couronne au-dessus de la tête de la sainte dont la tête est nimbée ainsi que celle des anges, de l'autre main ils tiennent une palme; sous l'ange, à la droite du spectateur, on remarque un bastion surmonté de deux canons sur leurs affûts avec fumée (1). Dans le milieu une figure

(1) L'on voit dans le catalogue du musée de la Loire-Inférieure, n° 23, un canon en bronze du siège d'Orléans (la Brégère). (*Annuaire des collectionneurs*, Ris-Paquot, 1879-1880.)

et dans le bas du bastion une porte, au-dessus une fleur de lys ; nous avons tout lieu de reconnaître dans ce sujet l'apothéose de Jeanne d'Arc: dans le bas de la robe à droite on distingue les liens qui retiennent l'héroïne au poteau, les bûches et les flammes que l'on voit dans le croissant forment le bûcher, le bastion à droite est une allusion à la prise d'Orléans, le tout surmonté d'un chapelet circulaire entouré d'un dessin à dents de scie.

Nous ne serions point surpris que l'on retrouvât par la suite dans les collections d'imagerie le dessin du plat que nous venons de décrire et qui a du être reproduit d'après une image de l'époque.

§ IV. — PLAT DE SAINTE CATHERINE.

Nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur un curieux plat de Sorrus que nous avons pu nous procurer dans les environs de Montreuil-sur-Mer, diamètre 0.38. Le sujet représente sainte Catherine. Nous n'avons pas été surpris de rencontrer la patronne des potiers de Sorrus comme nous l'avions annoncé au commencement de notre travail. La sainte est revêtue d'une robe avec ornements, elle porte sur la tête une cou-

ronne et tient de la main gauche une grande épée; dans le bas on distingue le buste du tyran qui ordonna son supplice, à sa droite se trouve une grande roue, autre instrument de son martyre, accompagnée d'un branchage. Le marli du plat est orné du chapelet à gros grains; dans le bas, branchages entrelacés; dans le cercle qui contourne le marli on lit: *Santa Catharina*, puis la date de 1600; à la suite se trouve le nom du décorateur inscrit par un mélange de lettres ou chiffres; avec un peu de bonne volonté on peut lire le nom de Dezzoibbe. Les potiers de cette époque savaient à peine écrire (V. fig. 28).

CHAPITRE VI

Plats divers à l'occasion de fêtes.
Porte de four. — Carreaux de cheminée.

Transportons-nous chez un châtelain des environs de Montreuil-sur-Mer; nous y verrons un plat de Sorrus, diamètre 0.46, représentant la scène suivante : un âne s'avance ; sur la selle, le mot *Gille;* dans le fond, un arbre, puis une femme bouquet à la main, un gentilhomme l'accompagne suivi à son tour par deux petites filles. Sur le terrain gravé dans l'engobe on lit : F. P. G. BOVLI ; dessous : *zenne BERTE* 1663. Sous le gentilhomme ; *Jean Féron ces filles ;* sur la robe de la jeune fille près du gentilhomme : A: F. ; sur celle de la seconde : *Anne FÉRON*. Le marli est au chapelet à gros grains identiques à celui du plat au Calvaire de Désérable de 1702, mais beaucoup mieux traité (V. fig. 23).

Les plats représentant des personnages ayant des bouquets à la main, s'offraient à l'occasion d'une fête. Nous allons en retrouver au musée

Boucher-de-Perthes à Abbeville; des deux côtés des grandes vitrines, se trouvent placés de nombreux exemplaires de poteries vernissées parmi lesquelles nous désignons un plat de Sorrus, diamètre 0.46, représentant un personnage offrant un bouquet à une dame dont le corsage est orné de fleurs; de chaque côté une feuille de houblon. Le marli est décoré par une guirlande de feuillages et de fruits de houblon (1); dans le bas on lit : *Nicol LIEVRE G. BOVLI*, le même potier que nous avons cité tout à l'heure (V. fig. 26).

Le plat que nous représentons (fig. 27) a été longtemps à Nampont-Saint-Martin, village limitrophe de la Somme et du Pas-de-Calais; il est maintenant à Rollencourt. Le sujet représente un seigneur, manche à crevés, chapeau à

---

(1) Le houblon est spontané en Europe, il est connu par les botanistes sous le nom de *humulus lupulus*.

Les Grecs, les Latins n'ont pas parlé de l'emploi du houblon pour la bière, ce qui s'explique aisément par le fait qu'ils connaissaient bien peu cette boisson.

D'après le nom italien *lupulo*, on a soupçonné que Pline en avait parlé à la suite d'autres légumes, sous le nom de *lupus salictarius*.

Les Celtes, les Germains et autres peuples du Nord et même du Midi, qui avaient la vigne, faisaient de la bière soit d'orge ou autres grains fermentés avec addition de certains végétaux, soit écorce de chêne, de *tamarix* ou de fruits de *myrica gale*; il est possible qu'ils n'aient point remarqué les avantages du houblon et, qu'après en avoir eu connaissance, ils aient employé le houblon sauvage avant de le cultiver. Les Gaulois avaient connaissance de la bière *(cervisia)* qu'un de leurs rois, *Celtus*, aurait inventée.

plumes à la main, donnant une poignée de main à une dame ornée d'une robe à volants ; de chaque côté, une feuille de houblon. Le contour intérieur du marli représente un cordon à torsades ; dans le bas nous lisons, sous la femme : *Nicol Lyeure*, et sous l'homme : *Gabriel Bouly*. Puis au milieu, en grands chiffres, 1666 ; à droite, dans la pâte : *Jean*, et à gauche : *Mencier*, probablement le nom du potier. Gabriel Bouly ne devait être que le décorateur. Le marli est orné du décor du chapelet à gros grains. Ce plat est très bien établi, il mesure 0.47 de diamètre. C'est le troisième plat que nous signalons comme ayant été décoré par G. Bouly.

Nous voyons encore au musée Boucher-de-Perthes un plat de Sorrus, diamètre 0,33, représentant un joueur de cornemuse faisant dan-

---

Là bière est la boisson la plus en usage dans le Nord. Elle fut longtemps appelée cervoise. Les étymologistes font aussi dériver ce mot de *cereris vitis ;* les Grecs tenaient la bière des Egyptiens et ceux-ci des Phéniciens, en attribuant l'invention à Cérès. Cette attribution se justifiait elle-même puisque, d'après la Fable, les céréales dues à cette déesse servent à fabriquer la bière.

La première mention d'une houblonnière se trouve dans l'acte d'une donation faite par Pépin, père de Charlemagne, en 768.

Au quatorzième siècle, la culture du houblon était importante en Allemagne. Vers 1524, sous le règne de Henri VIII, l'on transporta de Flandres en Angleterre les premières plantes de houblon, on les provigna dans les comtés de Kent, d'Essex et de Surrey, puis on les cultiva bientôt au sud et à l'ouest de ce royaume.

Voir A. de Candolle: *Origine des plantes cultivées*, 1883. (*Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, vol. XI, 1803.

ser une villageoise ; à droite et à gauche et dans le milieu, une feuille de houblon. Sous les personnages nous lisons : *Charles Simon*, 1668. Le marli est décoré par le chapelet à gros grains. Ce genre de marli que nous rencontrons souvent dans cette fabrication nous paraît particulier à Sorrus ; nous ne l'avons, quant à présent, jamais rencontré dans les fabrications similaires (v. fig. 25).

Nous signalons encore dans ce même musée un grand plat du diamètre de 0,49. Trois personnages séparés par un arbre, deux soldats, canne à la main ; l'un deux a une canne d'une telle dimension que l'on peut facilement présumer qu'il représente un tambour-major ; ils s'avancent vers une femme ; au-dessus des personnages se trouve inscrit : 1724. Le marli est garni de feuillages et de fleurs. La fabrication de cet exemplaire rappelle celle de Sorrus ; néanmoins les arbres, personnages en pastillage d'un très gros relief sur le plat, ont dû être faits isolément et placés ensuite sur le cru avant la cuisson (V. fig. 29).

Nous donnons (fig. 24) le dessin d'un plat qui a été trouvé à Montreuil-sur-Mer, en la ville basse, en faisant des fondations pour un mur. On a pu rassembler les débris, et les rétablir entièrement ; il représente un enfant couché sur un

âne, marli à cercle jaune et feston ondulé. La vigueur du ton de l'engobe nous le fait ranger dans l'époque du dix-septième siècle. Vers le dix-huitième siècle, l'engobe est moins chaud de ton, la pointe de terre de Sienne, qui nous paraît avoir été mélangée à l'ocre calciné, n'est plus employée, ce qui donne une couleur moins vive ; au dix-neuvième siècle l'engobe disparaît : le vernis plombifère est simplement mélangé d'oxyde de manganèse.

Nous donnons (fig. 33) un sujet qui nous a longtemps intrigué, il a été trouvé à Sorrus même ; il servait de marchepied sur le seuil de la porte d'un boulanger à l'époque de la fabrication qui nous occupe, dont la date la plus ancienne que nous avons pu constater remonte à 1600 ; l'usage de la tôle n'était probablement pas encore mis en pratique, de sorte que les boulangers ne sachant comment faire pour établir une porte à leur four, car il fallait une matière qui ne s'enflammât pas à la chaleur, eurent alors recours à l'industrie de la poterie de terre ; le fragment que nous représentons permet de rétablir par la pensée la forme entière de la porte d'un four ; cette porte a été engobée et vernissée. Dans les creux des ronds qui la décorent, l'on distingue parfaitement encore les traces du ver-

nis plombifère. Ces ronds désignaient la forme des pains qui ont conservé actuellement cette même forme dans le pays.

La figure 32 représente un carreau de Sorrus; ce genre de carreau servait à décorer les fonds et côtés de cheminées,— nous en avons vu une à Montreuil-sur-Mer entièrement garnie de ces carreaux ; la partie supérieure est ornée de carreaux de faïence de Saint-Omer. Ces carreaux en terre engobée et vernissée représentent un lion debout avec fleurs de lys aux quatre coins. Ce décor est régulièrement fait, il était obtenu par le moyen d'une forme en relief que l'on appliquait sur le carreau avant la dessication ; le décorateur alors n'avait plus qu'à remplir les creux de la matière mélangée à l'oxyde d'antimoine qui devait paraître en jaune ; le tout était revêtu du vernis plombifère et soumis à la cuisson.

Nous ferons remarquer au lecteur qu'en présence des plats de Sainte Catherine, datée de 1600, de ceux de Gabriel Bouly, datés de 1663 et 1666, de celui du musée d'Abbeville de Charles Simon, daté de 1668, qui tous portent le marli à gros grains de chapelet, il nous est impossible d'admettre l'opinion émise par M. Vaillant dans *les Céramistes boulonnais*, page 122, qui attribue la paternité de ce décor

à Marcq Désérable, le potier de 1702, ce dernier n'ayant fait que reproduire ce qui se faisait cent et quelques années avant lui.

Notre opinion est que ce genre de décor remonte à l'occupation espagnole; les tons chauds de l'engobe rappellent le lustre métallique des plats du Midi, les vêtements des personnages représentés manches à crevés, chapeaux à plumes, s'adaptent aux costumes espagnols; puis le renseignement que nous trouvons sur le plat de Sainte-Catherine, daté de 1600, par l'inscription : *Santa Catharina*, vient encore indiquer une origine espagnole ou peut être portugaise. Enfin la curieuse découverte que nous avons faite, et dont nous allons parler tout à l'heure, de carreaux funèbres engobés et vernissés, dont la réunion formait un ensemble, vient encore à l'appui de notre opinion; nous invoquerons aussi l'autorité d'Alex. Brongniard, qui nous informe qu'en Espagne on a fait de grands tableaux par la réunion de plaques représentant divers sujets servant à décorer les murailles des églises, palais et maisons. Ces carreaux portaient le nom d'*azulejos*.

CHAPITRE VII

Carreaux de terre cuite engobés et vernissés à l'usage de dalles funèbres aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles.

SORRUS, CAMPIGNEULLES-LES-PETITES, CAMPIGNEULLES LES-GRANDES, MONTREUIL-SUR-MER, VERTON, WABEN, BERCK-SUR-MER, WAILLY, ÉCUIRES, LA CALOTTERIE, BEUTIN, ATTIN, SAINT-JOSSE-SUR-MER, SAINT-AUBIN, AIRON-SAINT-WAAST, BRIMEUX, SEMPY, MONTCAVREL, TIGNY-NOYELLES, BUIRES-LE-SEC, NAMPONT-SAINT-MARTIN, MONTIGNY.

Déjà, dans les catacombes de Rome, l'on trouve des plaques en terre cuite, ordinairement en trois morceaux, fermant les orifices des endroits où étaient déposés les corps. Par la suite, dans le moyen-âge, l'on rencontre de grandes dalles appelées tombes qui firent partie du pavé des églises.

Il est très difficile dans l'industrie de la poterie d'obtenir en terre cuite une grande plaque d'une certaine dimension : à la cuisson la terre

se gondole, se gauchit en termes du métier. Les potiers de la localité dont nous nous occupons voulant honorer leurs morts et transmettre à la postérité un souvenir de leur passage ici-bas, se contentaient de rassembler plusieurs carreaux ensemble pour former une dalle d'une certaine dimension.

Il était d'usage dans les localités de Montreuil-sur-Mer (1), Sorrus et aux alentours dès le dix-septième siècle, d'établir des carreaux en dalles funèbres rappelant les noms, qualités, profession, armoiries des défunts; le portrait du décédé se trouvait dessiné au trait en creux dans le milieu, le tout encadré par une inscription funèbre. L'on remarque sur l'envers de ces carreaux un chiffre gravé dans la pâte, tracé d'une manière plus ou moins naïve ; ainsi il ne faut pas s'étonner de trouver le chiffre IX inscrit de la sorte VIIII; ce chiffre servait à numéroter les carreaux et indiquait à l'ouvrier l'ordre dans lequel il devait les placer. Ces carreaux étaient revêtus d'un engobe assez épais dans

(1) Dans l'armorial de la ville de Montreuil-sur-Mer, présenté le 4 décembre 1703 par le sieur Vannier, commissaire, aux commissaires généraux du Conseil, qui ont ordonné qu'il fut enregistré à l'armorial général et ont autorisé la délivrance des brevets le 20 décembre 1703, nous trouvons que l'écusson de la bannière de la corporation des *couvreurs et potiers de terre* de la ville de Montreuil-sur-Mer était : d'argent à une croix écartelée de sable et d'or.

lequel on gravait dessin et inscriptions, puis recouverts d'un vernis plombifère. Bien qu'usés par le piétinement des fidèles, l'on distingue parfaitement dans le creux des lettres les traces du vernis d'un ton vert. Les prêtres et personnages marquants étaient alors enterrés dans le chœur de l'église.

Nous nous sommes rendu dans l'église de Sorrus dédiée à saint Riquier; le carrelage du sol ayant été entièrement renouvelé en 1847, ne nous a donné aucun renseignement (1).

De là nous nous sommes transporté vers un petit village qui a nom Campigneulles-Les-Petites, à un kilomètre environ de Sorrus, les anciens habitants voulant se rapprocher du côté de la ville de Montreuil, dirigèrent leurs constructions de ce côté, de sorte qu'il advint par la suite que l'église du village se trouva isolée et à l'extrémité de la localité; par raison de vétusté elle fut démolie en 1705. Le cimetière qui l'entourait fut converti en pâture, et une nouvelle église fut construite aussitôt sur l'emplacement de celle actuelle; la dédicace en

(1) L'on remarque dans cette église un curieux bas-relief reproduisant l'ensevelissement de Notre-Seigneur; sous le sépulcre, l'on voit un corps, celui d'Adam. Marc Désérable, le potier de 1702, représentant la croix sur la tête d'Adam, s'est inspiré du bas-relief de l'église de son pays.

eut lieu le 22 novembre 1705, sous l'invocation des saints Crépin et Crépinien. Des carreaux funèbres en terre cuite existaient sur le sol de l'ancienne église ; ils furent transportés dans la nouvelle. Il est probable que ces carreaux qui représentaient des inscriptions et des armoiries, avaient servi à recouvrir les tombeaux de quelques nobles personnages. Tous ces précieux vestiges se trouvent actuellement sous un plancher que la fabrique a fait établir dans le chœur de l'église, il y a environ quatre à cinq ans.

Ne nous décourageant pas et poursuivant nos recherches, nous nous sommes rendu à Campigneulles-les-Grandes, dont l'église est dédiée à saint Waast, nous y avons trouvé, disséminés de côté et d'autres, cachés sous les bancs, le long des murs, divers carreaux. Le désordre que l'on remarque dans la disposition de ces carreaux indique que le carrelage du sol a été plusieurs fois renouvelé et que l'on a utilisé les débris des carreaux funèbres pouvant être mis en usage. Nous pouvons reconstituer cette partie d'inscription :

VB GIST IOSSE OBRON DÉCÉDÉ LE 10eme
DE FRÉVIER 1663 CAMPIGN
PRIES DIEU OVR SON

Puis cette autre :

EANNE LEPORCHE DECEDA LE 12ème LAQVELLE ES. DIEV.

L'on voit sur les carreaux des dessins d'os de morts (V. pl. A.)

Ensuite nous nous sommes dirigé vers Montreuil-sur-Mer, en l'église de Saint-Josse au Val, en la ville basse, située rue des Préaux. Cette église occupe l'emplacement d'un ermitage de saint Josse; elle s'écroula au quinzième siècle par suite de la nature marécageuse du sol, fut relevée en 1771, puis aliénée sous la Révolution (1). L'autorisation d'ériger une église à la ville ayant été accordée aux habitants le 15 avril 1854, le propriétaire de l'ancien bâtiment s'empressa d'être agréable à l'acquéreur et en même temps à ses concitoyens, et l'ancienne église fut restaurée aux frais de M. l'abbé Mailly, chapelain de l'ambassade française à Londres, qui en fit don à la ville le 9 février 1859. Sous le porche actuel, qui anciennement était le sanctuaire, se trouvent à droite et à gauche de fort curieux carreaux funèbres parfaitement conservés ; l'ensemble de ces car-

(1) Voir Braquehay fils: *Culte de saint Gengoult à Montreuil-sur-Mer*, 1884.

reaux formait, dit-on, une longue inscription : « Jehan Baillon, tanneur, époux de Jeanne Havet, « décédé au commencement du dix-septième « siècle. » Dans l'ensemble de ces carreaux que nous avons scrupuleusement relevés, se trouvent mêlés des carreaux d'autres tombes, entre autres celle de François HAVET, tanneur ; malheureusement, placés où ils sont, ces précieux débris ne tarderont pas à disparaître un jour ou l'autre (Voir pl. B).

Dans une autre excursion, nous avons trouvé dans l'église de Verton, dédiée à saint Michel, dans le milieu de l'allée du côté droit, chapelle de la Sainte-Vierge, quelques carreaux funèbres dont l'ensemble nous donne cette inscription :

EAV GIST TOVSSAIN DUBOIS PBRE CVRE
ME PATER NOSTER AVE MARIA

L'on remarque sur ces carreaux une partie du corps d'un prêtre au trait, puis sur un autre celle du bas de la soutane et les pieds (Voir pl. C).

Dans l'église de Waben, dédiée à saint Martin, nons trouvons encore quelques vestiges de carreaux funèbres offrant peu de détails.

Dans l'église de Berck-sur-Mer, dédiée à saint Jean-Baptiste, se trouvent quelques car-

reaux que l'on doit rechercher avec attention, l'église étant grande; ils se trouvent sous les bancs du côté gauche et rappellent évidemment les tombes des familles RIVET et MALINGRE, noms bien connus dans le pays. Nous y voyons la date de 1764; ils offrent des dessins : sur l'un un corsage de femme orné d'une ruche, sur l'autre deux mains jointes pour la prière, et une tête de mort. Ces carreaux usés par les générations des fidèles ont laissé peu de traces d'engobe et laissent voir le ton rouge naturel de la terre cuite; le vernis se voit parfaitement dans les creux (V. pl. E).

Dans les autres localités que nous citons, l'on reste vraiment surpris de l'état de conservation de ces carreaux funèbres qui, depuis bientôt trois siècles, auront subi le piétinement des générations qui se sont succédé.

Ne reculant devant aucun déplacement afin de conserver à l'histoire de la céramique quelques croquis de ces précieux vestiges qui disparaissent tous les jours, pour faire place à une ornementation plus moderne des églises et par le renouvellement du carrelage du sol, nous nous sommes rendu à six kilomètres au sud de Montreuil, où se trouve un fort beau village appelé Wailly, dont l'église, dédiée à saint Pierre, se trouve actuellement en réparations

par suite d'embellissements dont elle est gratifiée par une pieuse châtelaine.

Nous y trouvons encore quelques carreaux funèbres qui vont disparaître. Nous y voyons l'inscription de Fossé prestre, d'un seigneur, d'une demoiselle; sur un carreau l'on voit en partie les armes de la ville de Montreuil-sur-Mer, sur un autre deux écussons ne laissant plus voir les armoiries qui nous semblent se rapporter à la famille de Cossette, anciens seigneurs de Wailly, qui a donné plusieurs gouverneurs à Montreuil-sur-Mer; sur un autre carreau nous voyons la figure d'un prêtre, probablement se rapportant à la tombe de Fossé (V. pl. G).

A Ecuires, dont l'église est dédiée à saint Waast, à deux kilomètres de Montreuil, nous y trouvons divers carreaux du dix-septième siècle offrant peu de détails. Notre attention se porte sur celui de Marc Ringard, 1770 (V. pl. D). Ici nous constatons un grand changement: au lieu d'un ensemble de plusieurs carreaux, nous ne trouvons qu'un seul carreau funèbre dont la dimension est plus grande; les carreaux du dix-septième siècle mesurent 0.22 de côté, celui de Ringard du dix-huitième siècle mesure 0.32 de côté; les traces de vernis se voient parfaitement dans l'intérieur des lettres.

Revenu de nouveau à Sorrus, centre de nos

recherches, nous nous sommes dirigé à deux kilomètres de là, au village de La Calotterie, où nous trouvons, dans l'église dédiée à saint Firmin, sous les bancs, le long des murs, différents carreaux funèbres du dix-septième siècle nous donnant l'inscription suivante (V. pl. H) :

LE CORPS CAVAILLIER VIVANT ABOVREVR
LA COMPAIG IES DIEV POVR etc.

Puis nous voyons, sur le côté droit du porche extérieur de l'église, appliqué contre le mur, un grand carreau funèbre, 0.39 de côté, non engobé, simplement vernissé au vernis plombifère, mélangé de manganèse qui lui donne un ton violet, mentionnant l'inscription funèbre de Godet, instituteur, décédé en 1813. Nous en donnons une fidèle reproduction (pl. H).

Ce curieux spécimen vient établir que l'usage des carreaux funèbres en terre cuite s'est conservé jusqu'au commencement de notre siècle.

A un kilomètre de La Calotterie, après avoir traversé la Canche, nous trouvons, sur un riant côteau, la pauvre église de Beutin, dédiée à saint Léger. Nous y trouvons encore quelques carreaux funèbres (V. pl. F).

Puis, suivant pendant un kilomètre les sinuosités de la Canche, ravissante en cet endroit,

gravissant de nouveau le côteau, nous entrons dans l'église d'Attin, dédiée à saint Martin ; nous trouvons disséminés, de côté et d'autres, dans tout le carrelage de l'église, de curieux spécimens de carreaux funèbres; néanmoins, près de l'autel de la Sainte-Vierge, nous trouvons une suite de carreaux nous permettant de reconstituer l'inscription suivante : LE DERNIER IOVR D'AVRIL 1656, puis les restes de mots isolés nous permettent d'établir que nous nous trouvons devant la tombe d'un chanoine de l'église collégiale de Saint-Firmin de la ville de Montreuil (1), décédé à l'âge de cinquante ans, puis l'on voit chapelet, cœur, armoiries (V. pl. I).

Nous n'avons rien trouvé dans l'église de Saint Josse-sur-Mer. Dans une chapelle annexe de cette commune, desservie par le curé de cette paroisse, à Saint-Aubin nous trouvons

(1) L'église de Saint-Firmin était située sur l'emplacement actuel de la maison de M. Tabac, juge au tribunal de Montreuil; elle avait deux clochers. Hugues Ier, comte de Ponthieu, avait donné à l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer l'église de Saint-Firmin le Majeur, ancienne chapelle castrale de ses ancêtres, située au point le plus élevé du promontoire. Les moines la donnèrent à des clercs qui se constituèrent en chapitre régulier; néanmoins ils voulaient en conserver la possession. Il fallut, pour les faire céder, l'intervention de Mgr l'évêque d'Amiens qui la donna aux chanoines moyennant la somme modique de six livres parisis qu'il s'engagèrent à payer aux moines. Douze prébendes étaient à la nomination de Mgr l'évêque d'Amiens, la treizième appartenait à l'abbé ; plus tard les chanoines furent réduits à sept, puis à six après la suppression de l'abbaye de Saint-Josse (1772).

encore des carreaux funèbres sur lesquels nous relevons les dates de juin 1633 et celle de 1643. Nous y remarquons des dessins divers, chapelets et autres que nous avons déjà cités dans d'autres églises (V. pl. J).

A Airon-Saint-Waast, à huit kilomètres de Montreuil, l'on voyait quantités de carreaux funèbres qui sont disparus lors de la reconstruction de l'église, en 1877.

A Brimeux, canton de Campagne, à sept kilomètres de Montreuil, se trouvaient aussi des carreaux funèbres, qui sont disparus depuis la restauration de l'église, dédiée à saint Pierre, en 1861.

Dans l'église de Sempy, dédiée à saint Firmin, l'on remarque quelques carreaux funèbres.

A Mont-Cavrel, à huit kilomètres de Montreuil, dans l'église dédiée à saint Quentin, dont le martyre se trouve relaté sur les chapi-

---

Saint-Firmin était la seule église de Montreuil qui ne dépendit pas de Saint-Saulve; lorsque les chanoines consentirent à ce qu'elle devint paroissiale, en 1663, la fabrique prit à sa charge l'entretien et même la reconstruction, le cas échéant, de la nef et des bas-côtés, ainsi que la moitié des dépenses du chœur. Le revenu du chapitre était en 1789 de 1982 livres 2 sols 4 deniers plus 64 septiers de blé et d'avoine.

L'église Saint-Firmin était sombre, mal éclairée, très grande, richement ornée et admirablement située.

(Voir *Histoire d'Abbeville*, 1845, vol. II, p. 481. — Voir baron de Calonne : *Dictionnaire historique du Pas-de-Calais*. — Voir F. Lefils : *Histoire de Montreuil-sur-Mer et de son château*).

teaux des piliers, l'on voit encore, disséminés près des fonts baptismaux, quelques carreaux funèbres représentant têtes de mort, larmes, etc.

A Tigny-Noyelles nous trouvons encore, dans l'église, un carreau funèbre ; le carrelage a été remplacé récemment par un plancher. Nous voyons aussi dans l'église de Buires-le-Sec, à onze kilomètres de Montreuil-sur-Mer, différents carreaux funèbres disséminés dans le carrelage. Nous y remarquons les dates 1761, 1762. Puis, traversant l'Authie, nous voyons dans l'église de Nampont-Saint-Martin (Somme) différents carreaux funèbres ornés de fleurs, etc. De là, gravissant une petite colline bordant la vallée de l'Authie, nous arrivons à Montigny, où se trouve une chapelle de secours annexe de Nampont-Saint-Martin, où l'on se rend en pèlerinage le 8 septembre pour solliciter la faveur de Notre-Dame-de-Grâce ; là encore se trouvent des carreaux funèbres.

Nous constatons, après toutes ces recherches, que parmi les localités du département de la Somme riveraines du département du Pas-de-Calais, nous n'avons pu rencontrer la présence de carreaux funèbres que dans l'église de Nampont-Saint-Martin et dans la chapelle de secours de Notre-Dame-de-Grâce à Montigny.

Comme on a pu le remarquer, c'est princi-

palement dans les anciens carrelages des églises comprises entre la Canche et l'Authie que nous avons le plus souvent rencontré les carreaux funèbres dont nous venons de nous entretenir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

3716. — ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. A. RETAUX. — 1887.



1



2



3



4



5



6



7



8

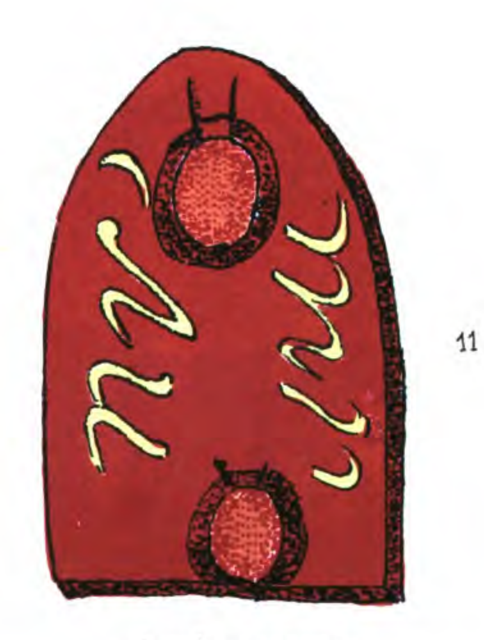


9



10

Profil



11

Fer à repasser



12



13



14



15



16



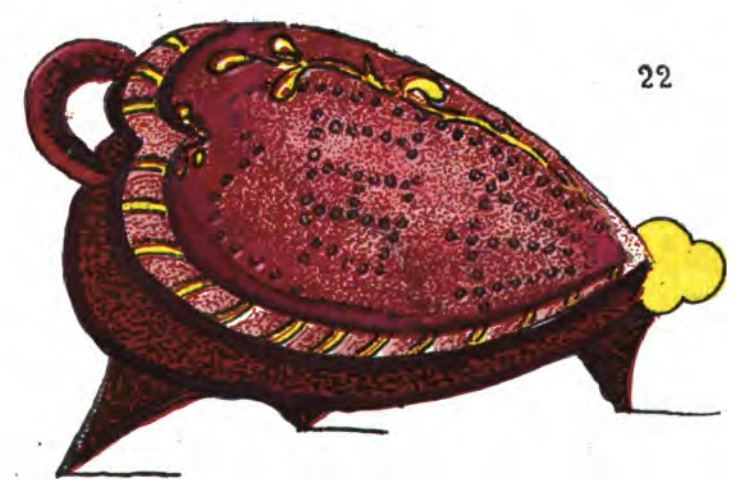
17

18


19
20
ANTOINNE



21



22


23
F. PAR G. BOVKI
24



25



26


27
GABRIEL ROULY
1666
28
SANTA CATHARINA 1600



29



30

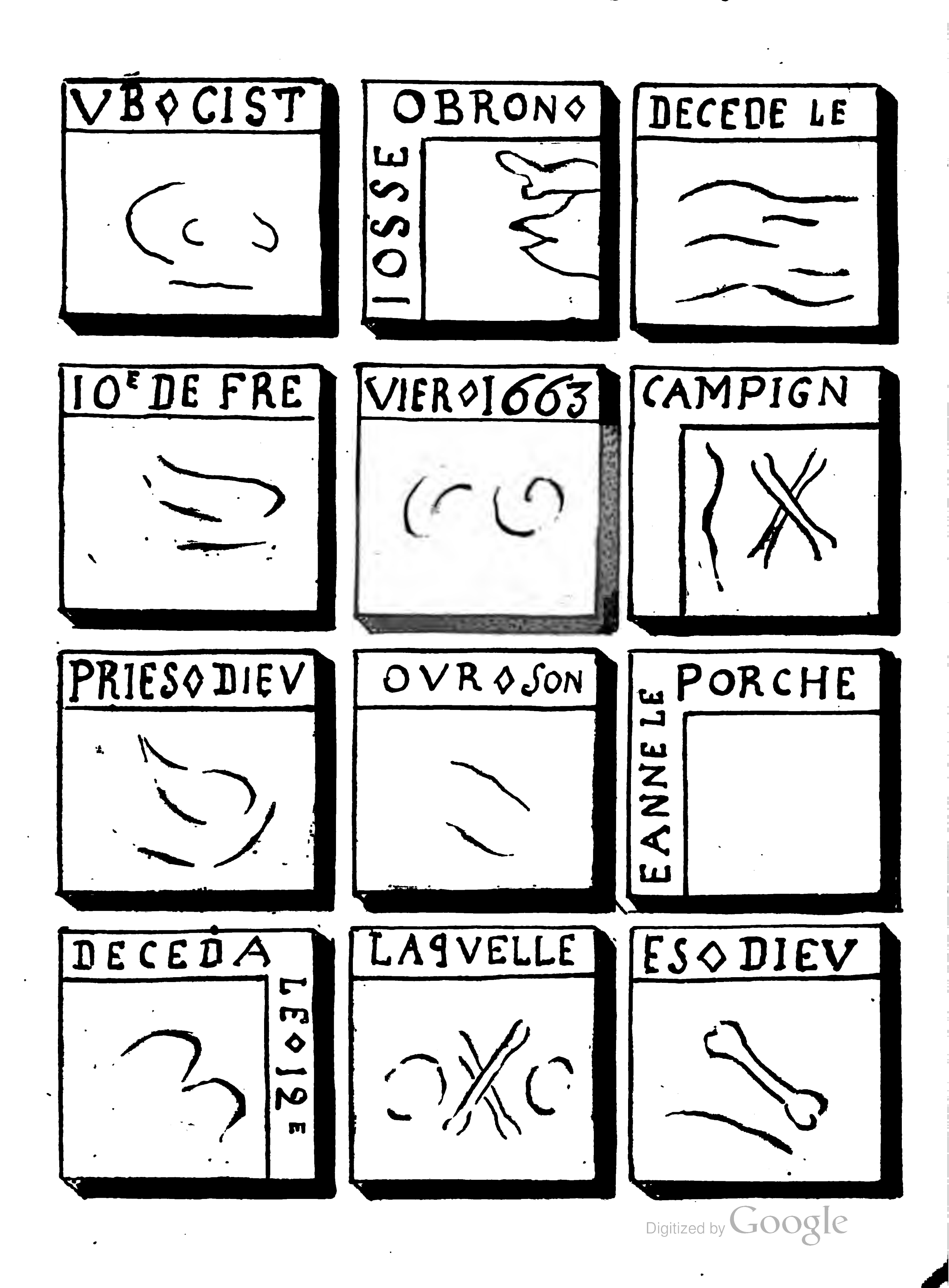

31


32


33
34
35
36
37

A

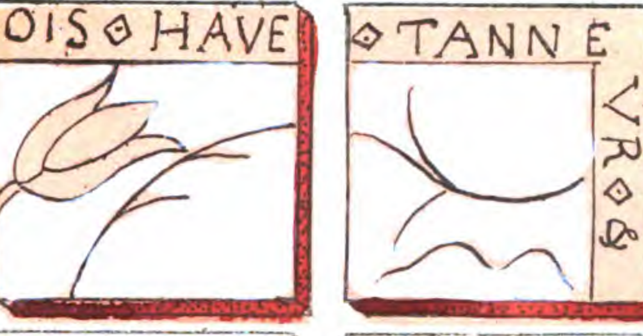
CAMPIGNEULLES-LES-GRANDES.




VILLE D
EN CET
IOVR D
DIEV P
F DEA
OIS HAVE
N COIS SPE
FVNTERA


E POVI
TE VILL
AOV
OVR


ICI REP
IOVR D
IES DIE
IEME


TANN E
VR &






NOVEMB


E
S




DAMÉ IEA


HAVE


E DE 83 AN



















ECUIRES D

ICI REPOSE LE CORPS
DE MARC RINGARD
MAITRE TAPISSIER AGÉ DE
52 ANS DÉCÉDÉ LE 6 SEP[re] 177-
PRIEZ DIEU
POUR SON
AME

BERCK-SUR-MER

E

REP
COR

OSSE

FUN
RIVE

ques
T

POU
REQ

U
7ABette
DE

DE B
EPOU
MALIN

E
DE

TOISA
DE LE
1764

SO AN
CAN
AGE

ATTE
X DEI
SIC A

EC
VIER
DIEU

BEUTIN

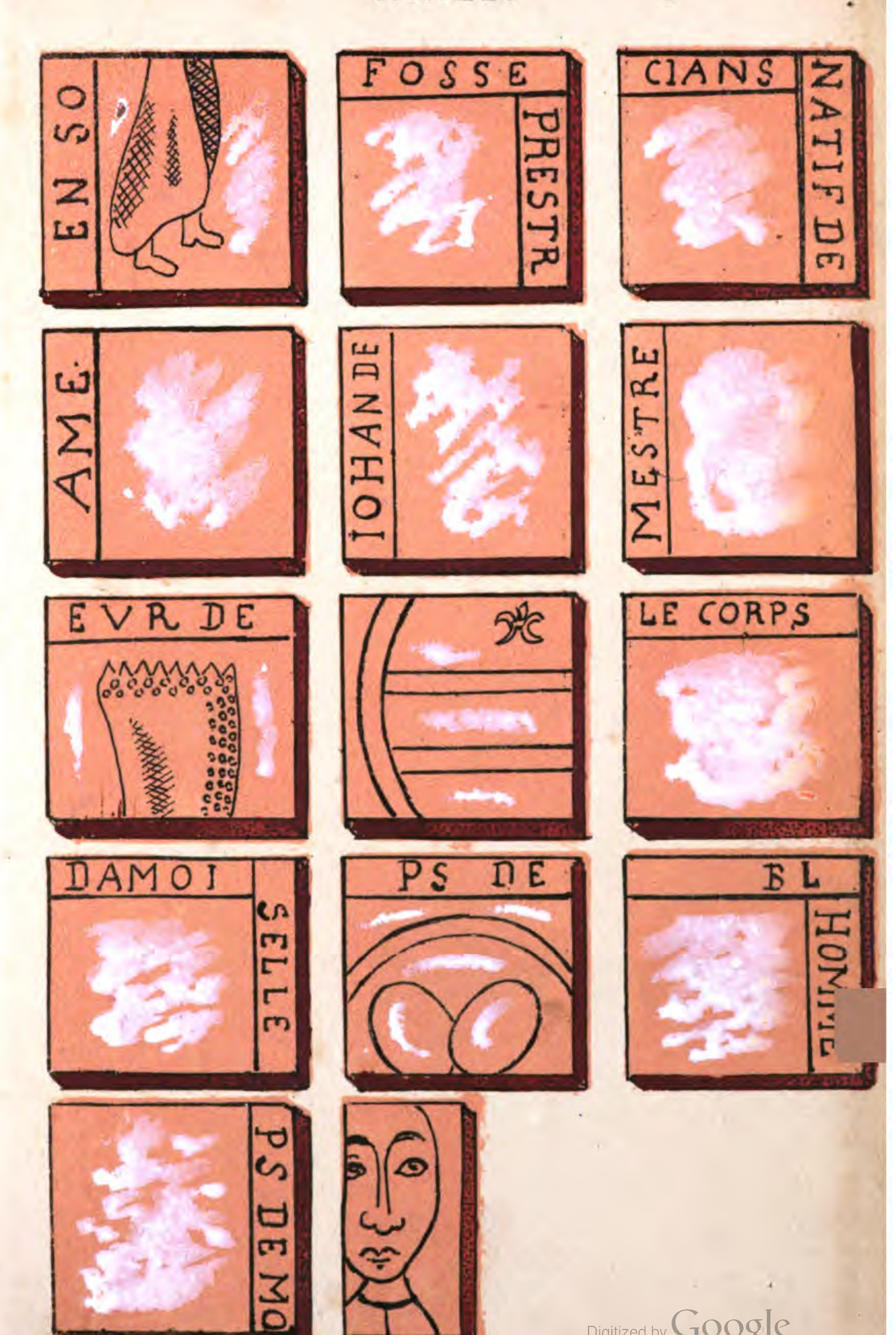
F

ANNE

VEFVEODE



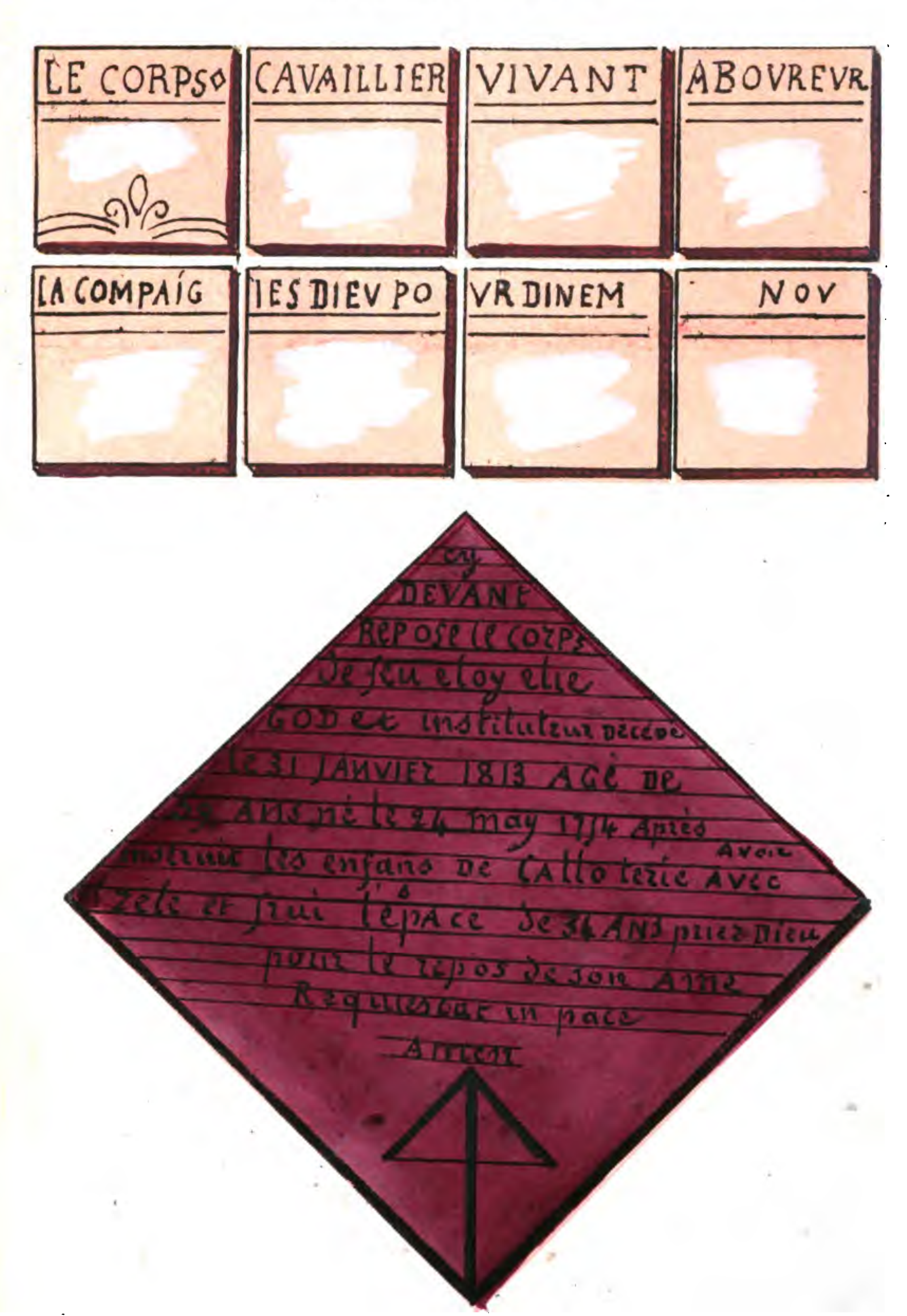
WAILLY G



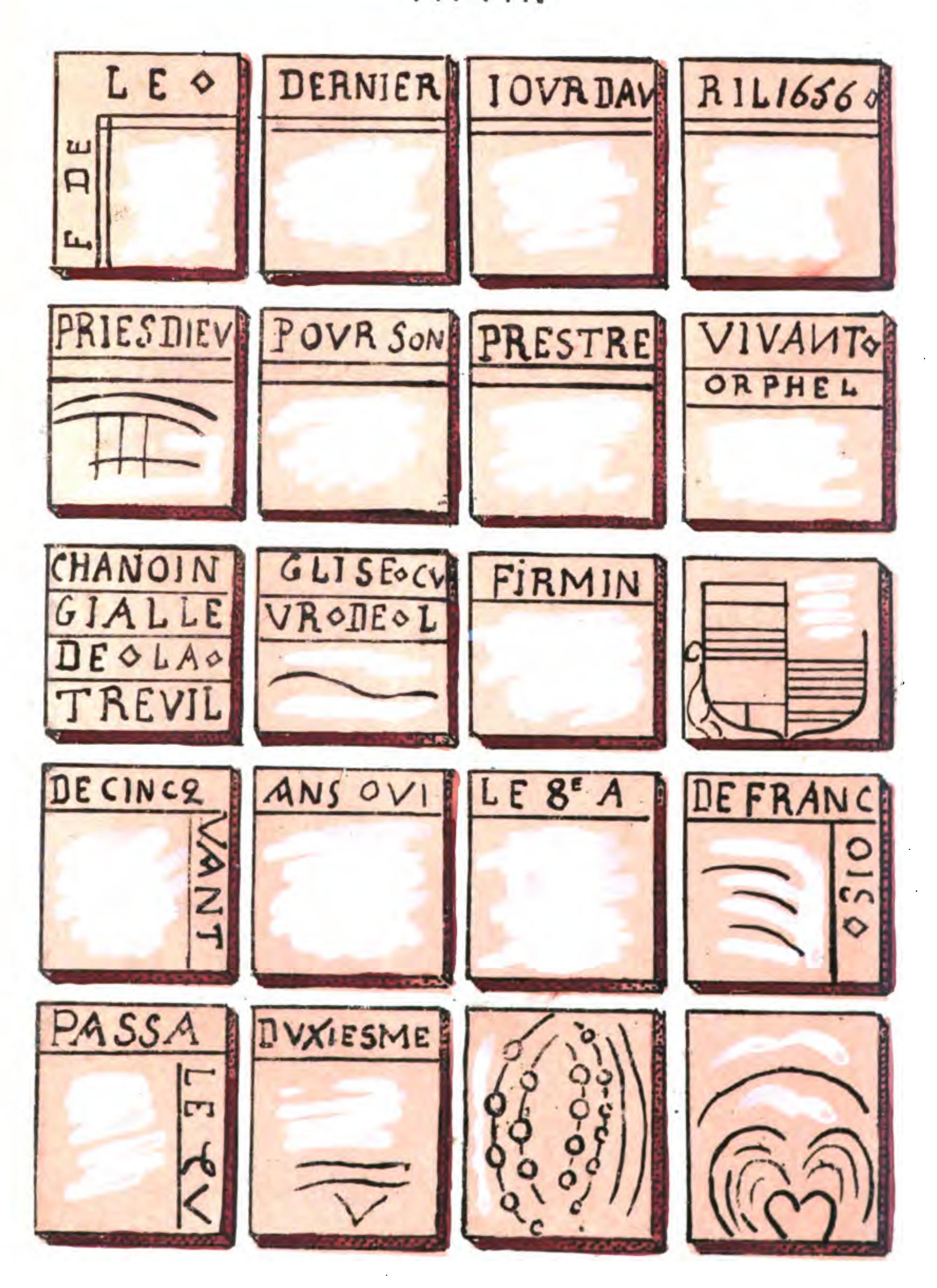
EN SO
FOSSE
PRESTR
CIANS
NATIF DE
AME
IOHAN DE
MESTRE
EVR DE
LE CORPS
DAMOI
SELLE
PS DE
BL
HOM
PS DE MO

LA CALOTTERIE

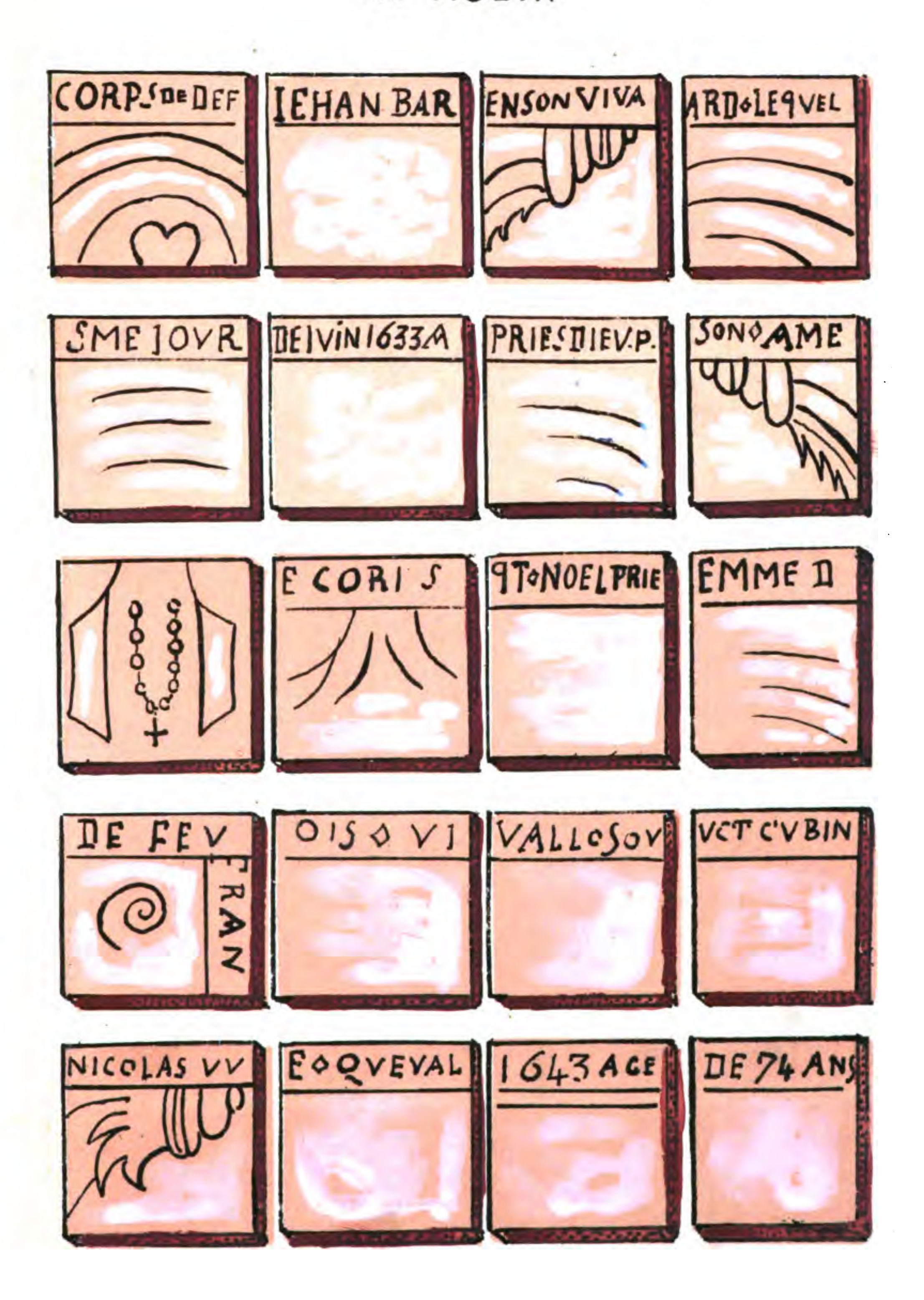
H



ATTIN I


LE
F DE
DERNIER
IOVRDAV
RIL1656
PRIESDIEV
POVR SON
PRESTRE
VIVANT
ORPHEL
CHANOIN
GIALLE
DE LA
TREVIL
GLISE CV
VR DE L
FIRMIN
DE CINCQ
VANT
ANS OVI
LE 8E A
DE FRANC
OIS
PASSA
LE QV
DVXIESME

ST.-AUBIN





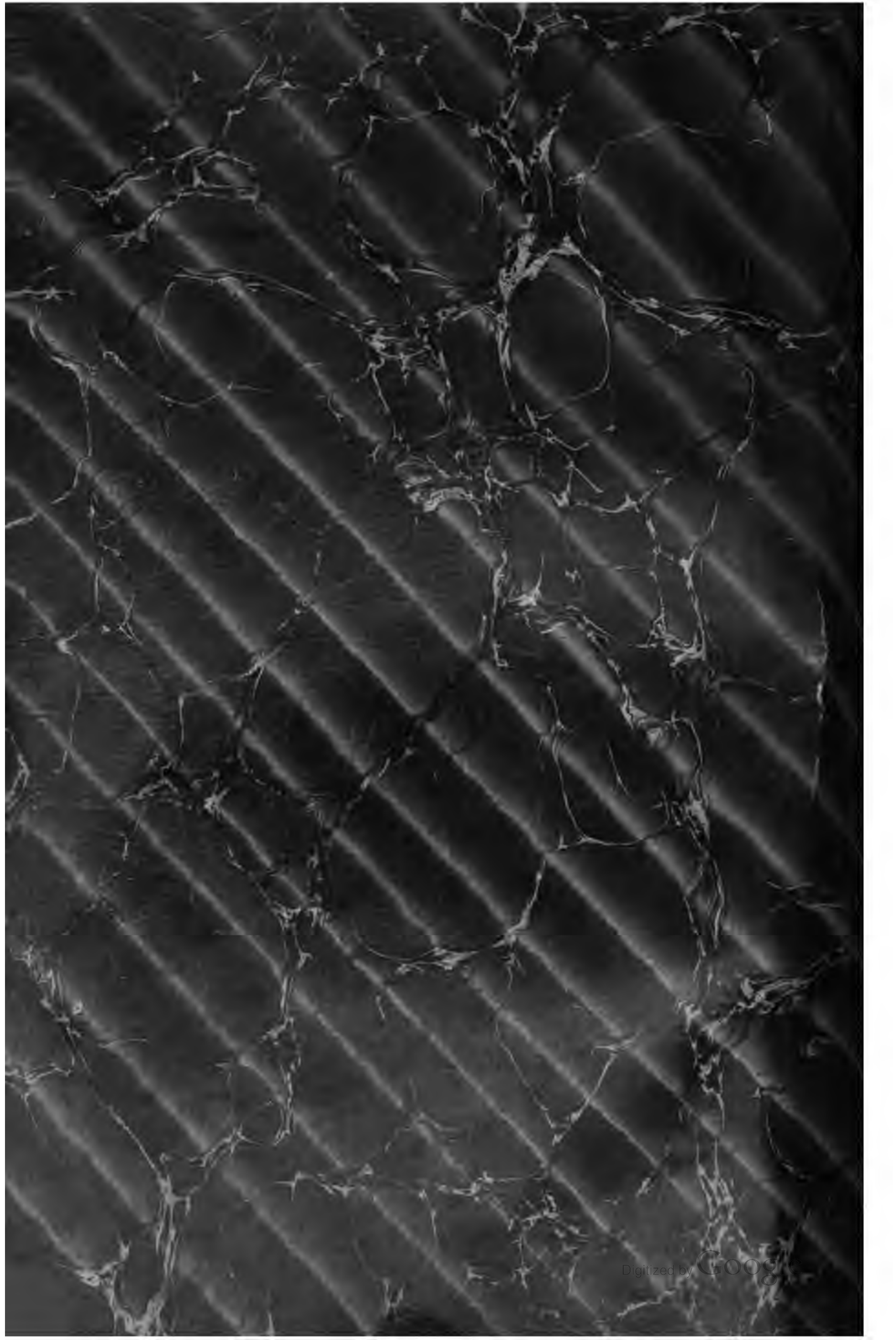
La Croix Coupée

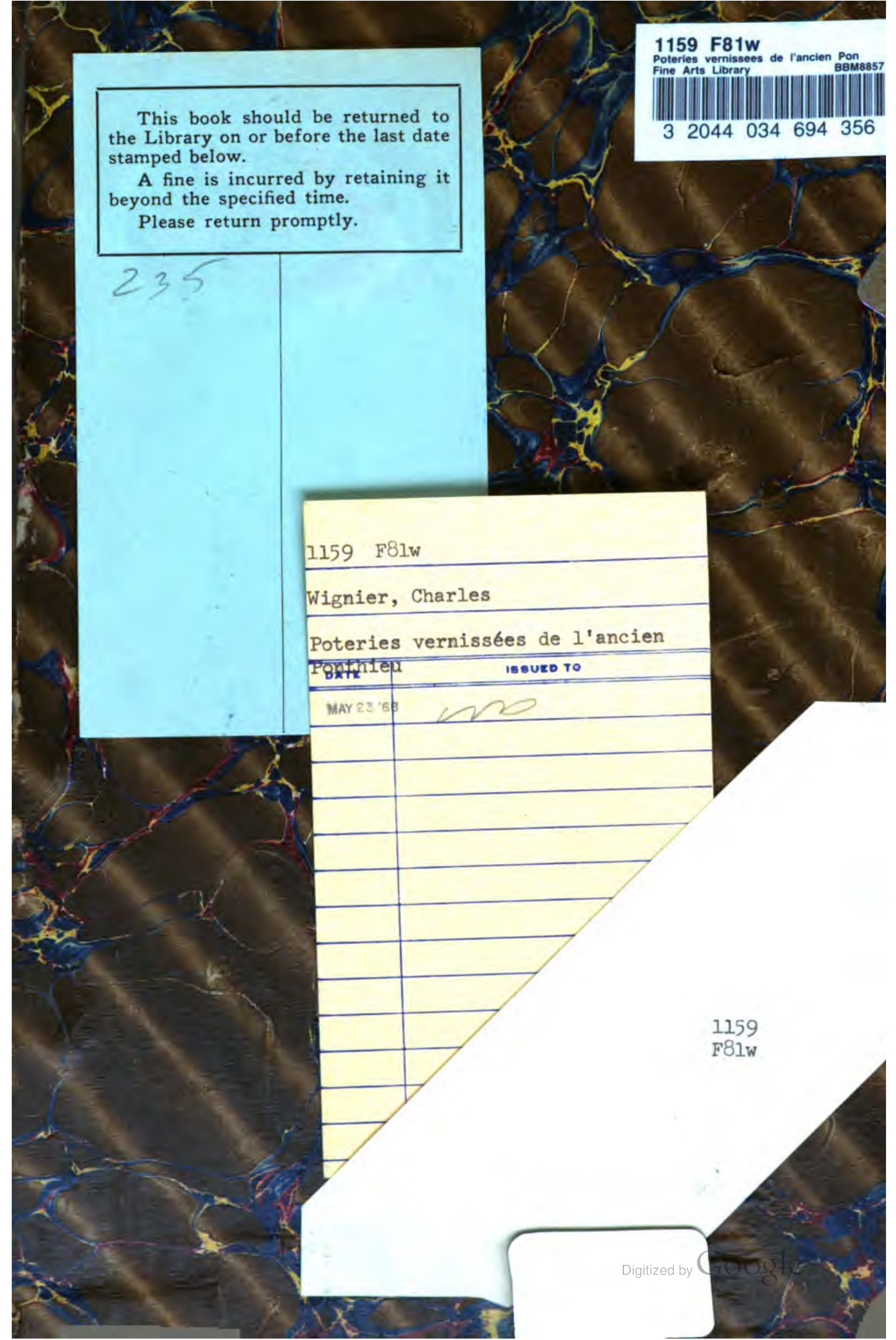
S^T Josse-sur-Mer

123

150NF

29 pl. hors texte
(64)





1159 F81w
Poteries vernissees de l'ancien Pon
Fine Arts Library
BBM8857
3 2044 034 694 356
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
235
1159 F81w
Wignier, Charles
Poteries vernissées de l'ancien Ponthieu
DATE
ISSUED TO
MAY 23 '68
1159
F81w
Digitized by Google

